

Entretien avec Ian Quenneville et Thomas Ramoisy, producteurs

Éric Perron

Volume 26, numéro 2, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, É. (2008). Compte rendu de [Entretien avec Ian Quenneville et Thomas Ramoisy, producteurs]. *Ciné-Bulles*, 26(2), 42–49.

Entretien avec Ian Quenneville et Thomas Ramoisy
producteurs

« *Avant d'embarquer dans une autre aventure comme celle-là, il faut vraiment que le projet vienne te chercher, tu dois y croire.* » Thomas Ramoisy

ÉRIC PERRON

Six numéros, quinze articles et quatre-vingt-dix pages plus loin, notre dossier sur **Le Ring** se termine par cet entretien bilan avec Ian Quenneville et Thomas Ramoisy. Un de nos objectifs en réalisant cette vaste couverture d'une production cinématographique québécoise était de faire état de l'apprentissage de ces diplômés de l'Institut national de l'image et du son (INIS), incluant la scénariste Renée Beaulieu et la réalisatrice Anaïs Barbeau-Lavalette, au cours du développement, de la production et de la sortie de leur premier long métrage de fiction. Nous voulions ainsi rapporter aux lecteurs le parcours aussi périlleux qu'exaltant qui attend la relève. Et lorsqu'on prend le temps de bien lire entre les lignes, de s'attarder aux détails, nombreux sont les enseignements.

Ian Quenneville et Thomas Ramoisy ont été notre porte d'entrée pour chacune des étapes de ce long périple journalistique. Il y a eu des maladresses parfois, mais nous ne leur en tiendrons pas rigueur, parce que leur disponibilité et leur générosité nous auront toujours facilité l'accès à des lieux et à des étapes de la production qui ne sont que très rarement vues par le public. Au moment où le film fait son apparition sur les tablettes des clubs vidéo, ultime destination d'une œuvre à la rencontre de son auditoire, nous avons voulu revenir avec les producteurs sur cette longue aventure qu'aura été pour eux **Le Ring**.

Ciné-Bulles : Vous avez tous les deux étudié en production à l'INIS, une formation académique plutôt rare. Avec le recul, quel regard portez-vous sur cet apprentissage?

Ian Quenneville : Thomas est sorti de la première promotion, 1997-1998, et moi, de la seconde, l'année suivante. Le programme était encore en développement à l'époque. Cela dit, il y a des écoles, prenons celle de Médecine, où après ta sortie, tu as quand même un internat à faire de cinq ou sept ans, selon ta spécialisation. C'est un peu ça aussi l'INIS. Je ne pense pas que tu puisses produire un long métrage tout de suite en sortant. Tu dois acquérir de l'expérience. L'INIS est un sacré bon levier au niveau des contacts, de l'expérience, de l'approche de la création. Quand tu en sors, il faut que tu fasses tes armes. Et il n'y a pas qu'un chemin pour y arriver. Sur des films, j'ai été chauffeur, assistant

de production, coordonnateur de production, coordonnateur de la postproduction, directeur de production, directeur de la postproduction jusqu'au jour où j'ai commencé à faire de la production chez InformAction.

Est-il plus difficile, selon vous, de devenir producteur que réalisateur ou scénariste?

Ian Quenneville : Producteur, c'est comme une pieuvre. Il y a des gens qui comparent un réalisateur à un chef d'orchestre. Je dirais qu'il est davantage un soliste, le premier violon qui pourrait remplacer le chef d'orchestre. Mais le producteur est aussi un chef d'orchestre si l'on tient compte des aspects administratifs et créatifs de la tâche. Il est là du début jusqu'à la fin et doit pouvoir comprendre autant la musique, la scénarisation, la réalisation, l'administration, les relations humaines, la vente. C'est



très large comme champ de compétences. Il faut aussi maîtriser tous les rouages du financement d'un film.

Thomas Ramoisy : Il faut que tu aies une très bonne connaissance de toutes les étapes de production. Seulement du côté de la postproduction, il y a tant de choses à savoir. Tu ne peux pas les maîtriser avant d'avoir fait plusieurs productions. Sur **Le Ring**, nous avons dû nous casser la tête sur différentes possibilités de format de tournage, nous avons passé des semaines là-dessus. Chaque fois que nous regardions un modèle de caméra, il fallait se demander quelles seraient les implications de ce choix une fois en postproduction. Parfois, le modèle étudié était encore trop expérimental. Quelqu'un qui ignore les aspects de la postproduction ne verra pas de problèmes et se lancera tête baissée.

*Pour le concours organisé par l'INIS auprès de ses anciens diplômés qui a mené à la réalisation du **Ring**, chaque équipe devait être composée d'un scénariste, d'un réalisateur et d'un producteur. Toutefois, dès la formation de l'équipe, vous vous êtes embarqués en tandem aux côtés de la scénariste Renée Beaulieu et de la réalisatrice Anaïs Barbeau-Lavalette. Quels étaient les avantages d'être deux? Est-ce que vous vous êtes séparé les tâches?*

Thomas Ramoisy : Comme nous avons déjà travaillé ensemble avant, nous savions comment organiser les tâches. Nous n'avons pas de méthode précise. Quand des problèmes surgissaient sur le plan du contenu, Ian réglait les choses avec Anaïs et, moi, je parlais avec Renée, probablement pour des questions d'affinités personnelles. Autrement, on se séparait les tâches comme ça venait. Mais il y a eu des situations durant cette production où d'être deux était un véritable avantage. Par exemple, lors du tournage d'une scène où Jessy roulait à vélo sur la rue Notre-Dame. Quand je suis arrivé sur les lieux et que j'ai constaté que nous n'avions pas assez de gens de régie et aucun véhicule pour ralentir les voitures qui passaient à 100 km/h, mon premier réflexe a été de dire : « On arrête ça, on ne tourne pas cette scène-là, c'est trop dangereux, on ne va pas mettre la sécurité de toute l'équipe en jeu. » Et là, Ian a proposé de chercher une solution. Avec Donald Tétreault, le directeur de production, on a discuté de la possibilité de mettre des assistants sur le trottoir avec des drapeaux pour faire ralentir les automobilistes. On l'a testé et voyant que les gens sautaient sur les freins, on a pu faire la scène. Voilà



Thomas Ramoisy et Ian Quenneville – PHOTO : ÉRIC PERRON

« Quand des problèmes surgissaient sur le plan du contenu, Ian réglait les choses avec Anaïs et, moi, je parlais avec Renée, probablement pour des questions d'affinités personnelles. »

THOMAS RAMOISY

une situation précise où le fait d'être deux a servi le film. Mais de manière générale, durant le tournage, il y avait toujours un de nous deux qui était sur le plateau à prendre le pouls des techniciens et des comédiens, pendant que l'autre demeurait en retrait pour s'occuper des questions plus administratives.

Quand deux personnes font équipe, c'est généralement pour se compléter. Quelles sont donc les forces ou les particularités de chacun de vous?

Thomas Ramoisy : Un des aspects que maîtrise très bien Ian, c'est la musique. Il a une expérience en production de musique classique et aussi une oreille très sensible. Il a donc pu encadrer la compositrice, trouver des musiciens pour l'aider et ainsi chapeauter tout ce qui concerne la musique du film. Quand on écoutait des versions, il me disait toujours de ne pas faire trop attention à ceci ou à cela, qu'il ne s'agissait que d'une trame. Je suis peut-être plus cartésien.

Ian Quenneville : Disons plus autoritaire. Thomas a cette qualité ou cette capacité d'aller directement au but. Moi, je vais essayer d'arriver à mes fins en prenant plus de détours. Je pense que les deux approches peuvent être complémentaires. Dans certains cas, la voie directe est plus efficace et, dans d'autres, il est préférable d'être plus diplomate.

Vous étiez toujours ensemble, vous étiez de toutes les décisions?

Ian Quenneville : Ça toujours été présenté comme un tandem, presque comme une seule et même personne, au point où nous avons décidé de signer les courriels en duo. On voulait vraiment faire sentir que nous formions un tout.

Thomas Ramoisy : Nous étions conscients que des gens pouvaient essayer de profiter de la situation, de dire que l'autre avait dit ça, mais comme nous étions assis un en face de l'autre dans le même bureau... On agissait aussi de façon autonome, bien que toutes les grosses décisions aient été prises en collégialité.

J'aimerais qu'on reprenne un peu le parcours du Ring, de son développement jusqu'à sa sortie, et que vous me disiez ce qui vous a étonné à chacune des étapes. Commençons par la période de la scénarisation.

Thomas Ramoisy : Ce qui m'a étonné lors du développement, c'est la grande différence entre les premières versions du scénario.

Ian Quenneville : Renée partait dans une direction et à la suite des commentaires de tout le monde, elle écrivait à nouveau la même histoire, mais de façon complètement différente.

Thomas Ramoisy : Tout le monde connaît les bases pour raconter une histoire : la montée dramatique, le développement, le point de chute, etc. Mais la difficulté est grande pour arriver à un résultat satisfaisant. Cela semble simple au départ, cependant le travail, le peaufinage que cela demande pour atteindre la structure de base, est énorme. Une fois ces problèmes réglés et la structure solide, nous avons pu avancer. Tant que tu n'y est pas arrivé, c'est très difficile.

Le Ring a été retenu par le jury mis sur pied par l'INIS en mars 2005 et vous avez eu le feu vert pour aller en production en juin 2006. Ça vous a semblé long?

Ian Quenneville : Non, je crois que c'est le temps qu'il fallait pour que le scénario arrive à maturation.

Parlons de la préproduction maintenant. Qu'est-ce qui vous a surpris dans l'organisation du tournage?

Ian Quenneville : De voir des gens accepter de travailler au film pour des bouchées de pain, pas du tout

au salaire habituel. La générosité des gens est une chose qui m'a beaucoup et très agréablement surpris, même chez les comédiens.

Avez-vous trouvé cela difficile d'attacher tous les éléments lors de la préproduction?

Ian Quenneville : Richard Lalonde, notre producteur conseil, nous avait prévenus que nous penserions ne pas y arriver. La situation ressemble à un paquet de cartes mélangées. Puis, arrive le premier jour du tournage et tout se met en place. Chaque élément trouve sa niche, alors qu'un mois avant, c'était encore le chaos, des dizaines de décisions devaient être prises, tout était instable.

Thomas Ramoisy : Tout cela commence quand tu engages les personnes-clés : le premier assistant à la réalisation, le directeur photo, la coordonnatrice à la production, etc. Et puis, petit à petit, les choses se cristallisent même si tout demeure fragile. Tout peut éclater, par exemple, si une personne dit d'abord oui au projet puis se retire quelque temps après, si tu n'arrives pas à avoir le comédien désiré, si des négociations échouent.

Ian Quenneville : Il faut dire qu'avec Donald Tétrault à la direction de la production, on était en Cadillac.

Étant donné que vous débutiez et que lui avait une grande expérience, avez-vous senti qu'il vous tirait parfois?

Ian Quenneville : Je n'ai pas senti ça. La personne qui nous a tirés, ce serait plutôt Richard Lalonde, nous disant de surveiller telle chose, de mettre telle autre à notre calendrier. Il faisait vraiment bien son travail de mentor.

Thomas Ramoisy : Donald nous donnait des trucs, mais il nous laissait quand même aller. Par contre, Richard nous « challengeait » tout le temps, sur chacune des décisions, pour qu'on prenne conscience des conséquences. Il s'assurait que nous soyons solides et qu'on n'oublie rien. Même si, pendant le tournage du **Ring**, il était occupé sur son propre tournage, c'était un peu notre 911. On l'appelait pour lui demander ce qu'il ferait dans telle situation et il nous conseillait, c'était vraiment bien. Il n'était pas là en train d'essayer de produire à notre place. Il nous guidait et nous faisions le travail. Richard, Ginette Petit et Francine Allaire constituaient notre filet de sécurité.

« Richard Lalonde, notre producteur conseil, nous avait prévenus que nous penserions ne pas y arriver. La situation ressemble à un paquet de cartes mélangées. Puis, arrive le premier jour du tournage et tout se met en place. Chaque élément trouve sa niche, alors qu'un mois avant, c'était encore le chaos, des dizaines de décisions devaient être prises, tout était instable. »

IAN QUENNEVILLE



Ian Quenneville et Thomas Ramoisy lors de l'annonce du début du tournage du *Ring* et sur le plateau quelques jours plus tard – PHOTOS : ÉRIC PERRON / ÉRIC MYRE (INIS)

Ian Quenneville : On validait nos points auprès de Ginette et Francine en plus de les faire accepter puisqu'elles étaient productrices exécutives pour l'INIS. Former un quintette de producteurs aurait pu être compliqué, je pense que nous nous sommes bien débrouillés.

Vous dites que vous preniez les décisions, toutefois Anaïs Barbeau-Lavalette a affirmé que c'est l'INIS qui lui avait refusé la possibilité de travailler avec sa monteuse habituelle. Il devait y avoir des décisions qui se prenaient au-dessus de vous...

Thomas Ramoisy : On ne voulait pas non plus. C'est un poste tellement important. Anaïs étant une jeune réalisatrice, il fallait contrebalancer les expériences. Elle avait un premier assistant qui débutait à ce poste, mais un directeur photo expérimenté. Et d'avoir au montage une personne qui n'avait jamais fait de long métrage de fiction...

*Tout comme la monteuse qui fut choisie pour travailler sur **Le Ring**.*

Thomas Ramoisy : Oui, oui, elle en avait fait.

Ian Quenneville : Elle n'avait pas fait de longs métrages cinéma, seulement de la télévision.

Thomas Ramoisy : Je ne crois pas que ce soit un gros handicap. Dès le début du montage, elle avait

« Anaïs étant une jeune réalisatrice, il fallait contrebalancer les expériences. Elle avait un premier assistant qui débutait à ce poste, mais un directeur photo expérimenté. »

THOMAS RAMOISY

une méthode de travail, une rigueur. Ce qui a été très bénéfique pour le film. Il est certain qu'il y a eu des moments au début où l'on avait un peu peur parce que c'était bien différent de ce qu'on avait imaginé. Mais elle a été un atout pour le film. C'est elle que ça prenait.

Revenons à nos étapes. Après la préproduction, ce fut le moment du tournage. Y a-t-il des choses qui vous ont surpris pendant cette étape?

Ian Quenneville : La météo. (rires) On a été gâtés de ce côté-là. Il y a eu quelques journées difficiles comme celle dans le parc où il a fait froid avec de la pluie et du vent. À part la météo...

Thomas Ramoisy : Moi, ce qui m'a surpris, c'est que nous n'ayons pas eu plus de problèmes.

Avez-vous eu des incidents? Il y a eu ce vol de la génératrice...

Ian Quenneville : Est-ce vraiment un problème dans la mesure où c'est arrivé la dernière journée?

Rien ne vous a inquiété? Il s'agissait tout de même de votre premier film comme producteur.

Ian Quenneville : Tout le monde était très bien préparé. Anaïs, Donald et nous-mêmes anticipions beaucoup les problèmes qui auraient pu arriver en cours de route. Ce qui fait que nous étions prêts à réagir



Les deux producteurs du **Ring** en compagnie de Donald Tétrault, directeur de production et de Richard Lalonde, producteur conseil – PHOTOS : ÉRIC PERRON

assez rapidement. C'est probablement pour cela que nous n'avons pas eu de surprises. Qu'une personne ait eu un accident avec un véhicule de location, qu'on se fasse voler la génératrice, qu'on perde un lieu de tournage parce que l'entente ne tient plus... Pour moi, ce sont des imprévus normaux qui surviennent au cours d'une production. À un moment donné, en raison de ses horaires, du stress, du maquillage, Maxime a commencé à avoir des boutons. Eh bien, ça se cache avec du maquillage, de telles choses sont gérables.

Thomas Ramoisy : Il faut préciser qu'en comparaison avec la préproduction, notre charge de travail avait beaucoup diminué pendant le tournage. Tout était en place, nous étions prêts. S'il arrivait telle situation, tel plan B était prévu. On avait aussi placé les scènes de combat de lutte, plus complexes à réaliser, à la fin du tournage, ce qui nous donnait plus de temps pour s'y préparer. Durant le tournage, tout fonctionnait rondement. À la limite, on aurait pu ne pas être là du tout et les choses auraient continué à rouler, c'était vraiment agréable.

Ian Quenneville : Ce que nous faisons beaucoup pendant le tournage, c'est de l'écoute active. Tu vas voir les gens sur le plateau et tu t'assures qu'il y règne une bonne humeur, qu'il n'y ait pas de problèmes. Si, par exemple, les gens disent que la poubelle est tout le temps dans les jambes, que le sac est toujours plein, eh bien, avant que ça devienne une pomme pourrie qui contamine tout le plateau et que ça saute, tu essayes de prévoir le coup, tu vois à ce que le sac soit changé...

C'est une métaphore pratique que cette histoire de poubelle pour éviter de parler des problèmes que vous avez eus avec un membre de l'équipe...

« Il faut préciser qu'en comparaison avec la préproduction, notre charge de travail avait beaucoup diminué pendant le tournage. Tout était en place, nous étions prêts. S'il arrivait telle situation, tel plan B était prévu. »

THOMAS RAMOISY

Ian Quenneville : 50 % du travail du producteur pendant le tournage, consiste à voir à ce que l'équipe ait le sourire. Si ça c'est correct, le reste de la job se fait tout seul. Il faut donc passer beaucoup de temps avec les techniciens.

Étiez-vous impressionnés, excités à l'idée de voir que votre premier film était en train de se tourner?

Thomas Ramoisy : Absolument. J'étais super conscient qu'il s'agissait de notre premier film et j'en appréciais chaque moment. Bien que cela soit agréable, tu dois aussi penser à une foule de choses, t'assurer que tout se déroule dans l'ordre.

Ian Quenneville : Je n'ai pas eu ce sentiment-là. Au moment du tournage, le projet est brut, tu n'as pas encore quelque chose de fini, ce n'est pas organique. En postproduction, le rythme du film prend vie. À ce moment-là, j'étais davantage excité de voir le résultat de trois ou quatre années de travail prendre forme. J'avais déjà travaillé sur des plateaux de tournage, sur de gros films, entre autres, alors j'étais plus ou moins impressionné, surtout que **Le Ring** n'était pas un gros plateau. Les étapes suivantes m'ont excité davantage.

Parlons donc de la postproduction. Qu'est-ce qui vous a étonnés de ce côté?

Thomas Ramoisy : De constater, lors de la post-synchronisation, l'ampleur du réenregistrement de répliques pour les figurants. D'ailleurs, ce n'était pas prévu au budget, et comme il y avait des extras, on a pu dégager des sommes pour cela. Chaque fois qu'il y avait des figurants à l'écran, leurs répliques devaient être refaites. Cela m'a totalement surpris. Avec tout le matériel du tournage, je me demandais

comment il se faisait que nous n'ayons pas ce qui était nécessaire, pourquoi ne pouvions-nous pas profiter de ces ambiances créées par les gens présents sur le plateau? On nous a expliqué qu'il y avait plusieurs facteurs en cause : l'écho, le nombre de figurants, etc. Alors que dans l'environnement contrôlé d'un studio, on pouvait faire mieux. C'est à ce moment-là que j'ai découvert ce qu'étaient des wallas. Lorsque nous regardions le film, les gens de chez Modulation passaient leur temps à dire : « Ici des wallas, là aussi, encore là... OK, il faut trouver des wallas. ». Je me disais, d'abord à moi-même, « *What the fuck is a wallas?* » (rires), avant de demander de quoi il était question. Il s'agissait d'un groupe d'adultes, et après il y a eu des enfants, qui allaient dire les répliques des figurants sur certains plans. Et aussi, tout le bruitage qui a été refait... Je ne pensais pas qu'il était indispensable de recréer les dialogues, les bruits à ce point-là. Il y a eu également tout le travail de la postproduction sur le plan de l'image qu'on a fait chez Technicolor, la colorisation, le *digital intermediate*... Les productions qu'on avait faites avant n'étaient pas de cette ampleur.

Ian Quenneville : Il s'agit d'un autre niveau de production, à tous les points de vue : humain, financier, technologique. En documentaire, il y a aussi de l'étalonnage, mais chez InformAction, on ne sort pas en copie film, c'est fait directement en salle *online*. Quand tu te retrouves dans une salle avec des spécialistes de l'image à regarder tout le film sans son et que tous les aspects visuels sont abordés, tu réalises que c'est plus gros.

J'aimerais parler du visionnement du début février 2007, alors que Ginette Petit, Francine Allaire et vous deux preniez connaissance, en compagnie de la réalisatrice et de la monteuse, d'un premier montage. Ciné-Bulles avait d'abord été invité à y assister, puis on nous a dit qu'il serait préférable que nous ne soyons pas là, que les gens devaient se sentir à l'aise de livrer leurs commentaires... Nous avons appris par la suite qu'il y avait eu de vives discussions, beaucoup de tension après ce visionnement.

Ian Quenneville : C'était un premier assemblage, il n'y avait pas encore de vie dans tout ça.

S'il n'y avait rien d'anormal, pourquoi y a-t-il eu de la tension?

« Quand tu travailles avec des créateurs, ça veut dire que, tôt ou tard, ces gens-là vont mettre leurs tripes sur la table, il va y avoir des questionnements. Ils doivent s'accrocher à quelque chose et, parfois, il y a des tensions qui naissent. Je pense que nous avons été assez bons pour gérer tout ça et régler les pseudo-crisis qui sont survenues autant en développement qu'en pré-production et au tournage. »

IAN QUENNEVILLE

Ian Quenneville : Des tensions, il y en a eu sur tous les films auxquels j'ai participé. Quand tu travailles avec des créateurs, ça veut dire que, tôt ou tard, ces gens-là vont mettre leurs tripes sur la table, il va y avoir des questionnements. Ils doivent s'accrocher à quelque chose et, parfois, il y a des tensions qui naissent. Je pense que nous avons été assez bons pour gérer tout ça et régler les pseudo-crisis qui sont survenues autant en développement qu'en pré-production et au tournage. Du début jusqu'à la fin, il y a eu des tensions. Je considère cela normal, comme faisant partie du processus. Ça fait huit ans que je suis chez InformAction, j'y ai travaillé avec les plus grands documentaristes à Montréal, film d'auteur et autres, et il y a des étapes importantes, cruciales dans la création d'un film où l'artiste se questionne sur ce qu'il est en train de faire. Il faut juste que tu le réconfortes et que tu essayes de maintenir ton bout. Même nous comme producteurs, il arrive parfois qu'on se pose des questions. Si tu sembles montrer que tu paniques, ta barque va rentrer sur le premier rocher qui va se présenter. C'est vrai qu'il y a eu des tensions en montage comme à toutes les autres étapes. Tout le monde veut son bout de couverture. Et nous, nous devons essayer de couvrir tout le monde.

Thomas Ramoisy : Je trouvais que Francine et Ginette donnaient de bons conseils lors du montage. Il y a des choses qu'on ne voyait pas par nous-mêmes. Mon expérience est en documentaire — et celle de Ian est encore plus grande que la mienne — et je pensais qu'en fiction, il n'y avait que peu de réécriture au montage. Le niveau de créativité — il est certain qu'il s'agit d'un travail créatif — m'a beaucoup étonné. Une fois que nous avons le « scénario en montage », on a bien vu qu'on avait un problème. C'était ennuyant à regarder et le scénario n'était pas en cause puisque nous savions, avant le tournage, que le scénario était bon et le tournage n'avait pas modifié cela. Mais, pour une raison ou une autre, il y avait des scènes qui fonctionnaient moins bien une fois montées. Encore aujourd'hui, je ne suis pas certain de bien comprendre pourquoi.

Ian Quenneville : En musique, on dit que tu es mieux de faire une fausse note sur le bon temps qu'une bonne note sur le mauvais temps. Je pense que cela peut s'appliquer au montage d'un film, c'est une musique visuelle. Quand on a vu le premier montage, il n'y avait pas de rythme.

Thomas Ramoisy : Il s'agissait d'un premier film pour Anaïs, d'un premier long métrage de fiction que montait Carina Baccanale. Il y a peut-être eu un moment où l'on pataugeait. C'était aussi un premier film pour nous. On était tous nerveux en même temps. Carina était un peu inquiète devant toute la vague de commentaires qu'elle recevait en vrac, elle sentait notre nervosité. Et puis, elle et Anaïs n'avaient jamais travaillé ensemble. Un peu plus tard, alors que le montage était plus avancé, le monteur Richard Comeau est venu nous donner bien gentiment son point de vue. C'était réconfortant pour tout le monde de se faire dire qu'il ne voyait pas de gros problèmes, qu'il avait aimé, qu'il avait été ému. Vient un moment où tu ne sais plus. Même si, lors des discussions, leur façon de dire les choses pouvait sembler raide, j'ai trouvé que les interventions de Ginette Petit et de Francine Allaire étaient toujours assez justes, ça corrigeait le tir. D'une version à l'autre, les problèmes se réglèrent, les choses s'améliorèrent.

Parlons maintenant de la sortie du film. Anaïs Barbeau-Lavalette nous a dit avoir un peu perdu son film une fois qu'il a été pris en main par le distributeur. C'est une opinion qu'on entend régulièrement chez les réalisateurs. Comme producteur, avez-vous senti la même chose?

Ian Quenneville : Je crois que toute l'équipe de Christal Films a fait un bon travail. Il est certain qu'à un moment donné, nous perdons le film, il te glisse entre les doigts, mais nous avons toujours pu dire notre mot pour tout ce qui concerne le marketing comme la conception de la bande-annonce, de l'affiche ou du dossier de presse. Au début, étant donné que tout le processus était nouveau pour nous, on se demandait quel était leur plan, comment ils allaient procéder pour sortir le film. Lors de la seconde rencontre, ils nous ont présenté leur stratégie : rechercher les sélections dans les festivals, ne pas sortir dans 25 ou 30 salles, cibler celles qui serviraient le film... C'était réfléchi.

La structure classique de distribution pour ce genre de films.

Ian Quenneville : Oui.

*Avez-vous été déçus, au cours de l'été, de voir les sélections des festivals s'établir et **Le Ring** rester sur la touche?*

« Pour ma part, le résultat du box-office, qui est semble-t-il respectable, est une déception.

Bien que je n'aie jamais porté attention au box-office pour ce genre de films-là, on connaît tous certains grands succès du cinéma québécois... Compte tenu de la nature du film, c'est tout de même pas si mal. [...]

Reste que ces résultats me mettent sur le cul, je me dis que le Québec est un foutu petit marché. »

THOMAS RAMOISY

Thomas Ramoisy : Honnêtement, Toronto ça m'a déçu, je n'ai pas trop compris leur décision. Pour Venise, je m'attendais à ce que ça fonctionne, on avait quand même de bons échos et ça n'a pas marché. Après, j'ai eu un *down*. Cannes avait présélectionné le film, toutefois nous n'aurions jamais pu le livrer à temps, Toronto et Venise ne le sélectionnaient pas... Lorsqu'on a appris que le film était retenu par Pusan et ensuite par Berlin, ça a fait du bien. Ensuite, il y a eu un festival en Inde, puis d'autres. Il y aura le MOMA à New York en mars, puis le Mexique... Mais d'avoir été sélectionné dans deux des cinq gros festivals mondiaux, c'est très excitant.

Qu'avez-vous pensé des résultats obtenus au box-office?

Thomas Ramoisy : Pour ma part, le résultat du box-office, qui est semble-t-il respectable, est une déception. Bien que je n'aie jamais porté attention au box-office pour ce genre de films-là, on connaît tous certains grands succès du cinéma québécois... Compte tenu de la nature du film, c'est tout de même pas si mal. On peut mettre en parallèle les carrières du **Ring** et de **Continental, un film sans fusil** : à peu près le même nombre de salles pour la diffusion, une importante visibilité médiatique, des chiffres au box-office qui se ressemblent... Reste que ces résultats me mettent sur le cul, je me dis que le Québec est un foutu petit marché.

*Un résultat autour de 90 000 \$, cela veut dire qu'environ 13 000 personnes ont vu **Le Ring** en salles. Quand on pense à tout le travail effectué et à la qualité du film, ce n'est pas beaucoup. Heureusement, l'accueil critique a été plus que favorable.*

Thomas Ramoisy : Effectivement, nous avons eu une excellente couverture médiatique, de super bonnes critiques. C'est aussi pour ça que le résultat aux guichets m'a déçu. En voyant tous les articles et avec la présence d'Anaïs à *Tout le monde en parle*, je m'attendais à plus... J'en arrive à la conclusion que ce sont des résultats que tu peux obtenir quand tu fais un film de ce genre-là, tu ne peux pas attirer les foules.

Ian Quenneville : Pour ma part, le résultat final m'a surpris dans la mesure où les moyennes par écran étaient très bonnes les premières semaines. Par contre, avec tous les nouveaux films qui sortent chaque vendredi... Dès que tu retires la publicité des



Thomas Ramoisy et Ian Quenneville en entrevue lors de la journée médias, durant le tournage du *Ring*, et dans les locaux du distributeur Christal Films, avec la réalisatrice Anais Barbeau-Lavalette, au moment du choix de l'affiche — PHOTOS : ÉRIC PERRON



journaux — au bout de quatre ou cinq semaines, le budget de promotion est épuisé —, ton film n'existe plus, il est mort.

Thomas Ramoisy : Le travail du distributeur fait en sorte que tu as un pic médiatique. Tu génères un peu de box-office et là oups! c'est fini. Et en plus, il y a plein de films qui n'arrivent même pas à avoir ce petit niveau de visibilité. Les gens sont tellement sollicités : films, pièces de théâtre, spectacles de musique... Ça m'a fait prendre conscience de toute l'offre qu'il y a dans les médias. Tu peux espérer sortir un peu du lot, mais pas longtemps. On savait que ce ne serait pas un gros succès de box-office, on s'était dit qu'on serait content si l'on arrivait à avoir un succès d'estime. Je pense qu'on peut donc dire mission accomplie. Toutefois comme producteur, si j'avais ma boîte et que je faisais un autre film demain matin, est-ce que j'investirais autant d'énergie et de temps sur un sujet qui attire si peu de gens dans les salles? Je me questionne.

Voulez-vous dire que vous iriez vers un cinéma plus commercial?

Thomas Ramoisy : Le Québec est un petit marché. Même s'il y a deux douzaines de films québécois qui se font par année, c'est peu quand on regarde le nombre de personnes qui veulent faire des films. Il y a peut-être 100 ou 200 équipes qui essayent de faire un film chaque année. Et il y a des gens super établis qui ne tournent pas assez à leur goût. C'est vraiment difficile comme industrie. Juste arriver à faire un long métrage par année, c'est très dur

« Je ne cherche pas à produire un film de fiction demain matin. Si quelqu'un m'apporte une idée intéressante, on verra... Produire pour produire, juste pour payer les comptes, ça ne m'intéresse pas. »

IAN QUENNEVILLE

comme producteur. Et si tu n'en as pas un par année, qu'est-ce que tu fais le reste du temps? Comment gagnes-tu ta vie? J'ai une famille, des enfants. Il faut que l'argent rentre. Je connais des producteurs, dans le milieu depuis longtemps, qui capotent s'ils ne tournent pas une année. Ça veut dire qu'ils perdent leur équipe, qu'ils sont vraiment dans la merde.

À quoi ressemblera votre avenir à moyen terme?

Thomas Ramoisy : Je suis maintenant à Télé-Québec, du côté des diffuseurs, un univers que je souhaitais découvrir depuis longtemps. C'est une autre *game*, une plus grosse équipe. C'est super « tripant », je pense que je vais continuer d'explorer ça pour un temps.

Ian Quenneville : Pour ma part, je vais rester encore un moment chez InformAction. On a pas mal de projets en long métrage documentaire cette année, c'est assez stimulant. Je ne cherche pas à produire un film de fiction demain matin. Si quelqu'un m'apporte une idée intéressante, on verra... Produire pour produire, juste pour payer les comptes, ça ne m'intéresse pas. Si je produis, je veux avoir du plaisir, je dois aimer le projet.

Thomas Ramoisy : Je vois la production d'un film comme une aventure à vivre. Celle du *Ring* a débuté il y a plusieurs années et, tout au long, on avait l'impression qu'on tenait quelque chose. Avant d'embarquer dans une autre aventure comme celle-là, il faut vraiment que le projet vienne te chercher, tu dois y croire. ■